

L'Europe au bord du gouffre : la guerre se prépare à tous les niveaux | Pr. Ulrike Guérot

L'Allemagne sous Merz fait tout pour entraîner l'Europe dans une guerre avec la Russie. Les préparatifs s'étendent jusque dans les églises, et la propagande de guerre bat son plein. Aujourd'hui, je m'entretiens avec la Dre Ulrike Guérot sur l'état inquiétant de la psyché allemande et européenne face à la guerre et à la paix avec la Russie. Liens : Le document des Églises :

<https://neutralitystudies.com/files/bf432eef-5d0e-4c2c-a3fa-3bb390a14f0b-rahmenkonzept-ekd.pdf>

Article à ce sujet : <https://open.substack.com/pub/pascallottaz/p/germanys-churches-ready-for-war>

www.europeanpeaceproject.eu www.liber-net.org Soutenez-nous : Sur Substack :

<https://pascallottaz.substack.com> Boutique et dons : <https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com>

#Pascal

Bonjour à toutes et à tous, on se retrouve à nouveau en allemand. Je suis Pascal, de Neutrality Studies, et aujourd'hui j'ai le plaisir d'accueillir ma formidable collègue, l'unique et inimitable professeure Ulrike Guérot. Bienvenue, Ulrike.

#Ulrike

Bonjour.

#Pascal

Je suis vraiment content qu'on puisse faire ça, parce qu'aujourd'hui, on parle d'un nouveau livre qui vient tout juste de sortir. Je vais montrer rapidement la couverture. La voilà : « L'Allemagne neutre – la sécurité pour la paix », et le sous-titre : « To be... or NATO be ». Là, tu vas devoir m'expliquer qui a eu cette idée, parce que c'est exactement mon domaine. L'idée que l'Allemagne devienne un État neutre, ce n'est pas nouveau. Ça remonte aux années cinquante. Mais parlons-en un peu. Les éditeurs, ce sont Uli Gellermann, Arnulf Rating et Jens Fischer Rodrian. Toi, comment t'es impliqué dans ce projet ?

#Ulrike

Oui, alors bonjour encore, et merci de me donner l'occasion de présenter ce livre ici. Tu l'as montré à l'écran, mais moi je l'ai bien sûr dans la main, parce qu'on est toujours content quand un petit "bébé-livre", comme on dit, sort enfin de l'éditeur. Le livre vient tout juste de paraître. Et là, on parle

de grands noms. Gellermann, Rating surtout, ce sont, disons, des vétérans du débat sur la paix et de l'analyse critique en République fédérale d'Allemagne. Jens Fischer-Rodrian, lui, est aujourd'hui un auteur-compositeur-interprète et musicien très connu, qui participe depuis des années aux festivals pour la paix en Allemagne – autour de l'Ukraine, mais aussi de Gaza – avec sa femme, Alexa Rodrian. Bref, ils sont très connus en Allemagne pour leur engagement en faveur de la paix.

Et le livre réunit trente-trois auteurs, dont moi. Oui, j'y ai aussi contribué. Et, au fond, on peut dire, je crois, que ce sont – comment dire – les derniers représentants, entre guillemets, de la vieille gauche, la vraie, la bonne, celle qui existe encore en République fédérale. Le public est donc très varié. Il y a des auteurs plus âgés, d'autres plus jeunes, on peut le dire. Mais ce sont surtout ceux qui, disons, depuis quatre ou cinq ans, au moment où la guerre en Ukraine a commencé, se sont regroupés autour des éditions Westend. Oui, il faut le rappeler aussi : les éditions Westend. Parce que, disons-le, Westend, c'est toujours un gage de qualité... surtout quand on se fait critiquer dans la FAZ.

Oui, la maison d'édition Westend a été récemment critiquée dans la Frankfurter Allgemeine Zeitung, sur presque une page entière. Et là, ils ont quasiment listé tous les auteurs de Westend, un par un. Celui-là en fait partie, celui-là aussi, et celui-là encore... Une sorte de liste de la honte, avec des gens qui disent simplement qu'ils ne veulent pas vivre dans l'hostilité envers la Russie. Oui, et soi-disant tellement anti-américains, juste parce qu'ils osent dire que les Américains ont peut-être fait quelques erreurs, ou que la guerre en Ukraine est peut-être une guerre par procuration, ou encore que ce qui s'est passé en Iran venait peut-être des États-Unis, et pas des mollahs, comme on le répète ici si volontiers. Bref, ce que je veux dire, c'est que c'est ça, la maison d'édition Westend : elle est critiquée justement parce qu'elle reste raisonnable.

Et cette maison d'édition a donc réuni plus de trente auteurs, pour réagir à une situation – et je crois qu'il faut qu'on le dise d'abord, Pascal – à une situation où l'Allemagne se prépare, chaque jour un peu plus, très concrètement, à la guerre. Et ça, chaque matin, ça me fait sursauter. Je sais que ta chaîne a une audience internationale. Moi aussi, je voyage dans d'autres pays. Et j'ai le sentiment – je le dis en tant qu'Allemande qui vit à Berlin – que quand je suis à Barcelone, à Paris, à Zurich ou même à Vienne, ce n'est pas aussi intense. Pas aussi fort. Ce que je veux dire par là, c'est qu'il me semble que le biais, cette orientation dans les informations, cette incitation à la guerre, cette préparation à la guerre, se glisse déjà dans de toutes petites formules toutes faites...

Ce matin, j'ai entendu des infos sur Deutschlandfunk. Et puis, tout à coup, il y a cette petite remarque : l'armée allemande va maintenant être remise en forme, disons, avec tout cet argent, pour redevenir apte à la guerre. Malheureusement, nos jeunes hommes ne sont pas encore vraiment prêts pour la guerre. Ou quelque chose comme ça. Tu vois ce genre de petites piques ? Oui, oui, oui. Ou la guerre, enfin, disons, ils se font un peu prier, ils ne veulent pas devenir soldats. Ce que je veux dire, c'est que, en ce moment, on en a presque la chair de poule — moi, ce matin, j'ai eu la

chair de poule en écoutant les infos, celles de Deutschlandfunk —, eh bien, c'est justement à ce moment-là que les éditions Westend publient ce livre. Il faut bien comprendre que c'est une sorte de provocation, avec laquelle on essaie de lancer un contre-discours dans ce pays.

On va en parler dans un instant. Mais en réalité, l'Allemagne est, je crois, le pays central, le pays pivot de l'Union européenne, ou plus largement de toute l'architecture européenne. Je dirais même : malheureusement, parce que ce pays me paraît en ce moment comme hypnotisé. Avec cette rhétorique du genre : « Nous devons partir en guerre contre la Russie », et ainsi de suite. Et c'est justement maintenant qu'il faut dire : il faut changer le ton de cette discussion. C'est pour ça que la maison d'édition Westend a publié ce livre, pour qu'on ait des outils, qu'on puisse aller sur scène, dans de petites académies, organiser des débats, qu'il y ait une base de texte pour ça. Oui. Et ces trente-trois auteurs abordent le sujet chacun à leur manière. Mais tu voulais dire quelque chose, non ?

#Pascal

Je voulais simplement ajouter quelque chose, pour qu'on mesure bien la gravité de la situation, y compris pour celles et ceux qui écouteront cette conversation plus tard en anglais, en français ou en espagnol. C'est juste pour montrer à quel point, en ce moment, la croyance en une guerre est déjà profondément ancrée en Allemagne. Tu m'as raconté avant l'entretien quelque chose qui m'a vraiment glacé, à propos de l'Église protestante. Est-ce que tu peux redire brièvement cette anecdote, juste pour qu'on se rende compte à quel point l'idée qu'une guerre va éclater est déjà largement répandue en Allemagne ?

#Ulrike

Oui, alors j'ai effectivement mentionné, avant l'entretien, que Frieda m'avait déjà parlé de ça. Il y a, par exemple, quelques pasteurs protestants qui figurent aussi dans ce livre. Jürgen Fliege, par exemple, en fait partie. Mais au sein de l'Église protestante, ils sont complètement marginalisés. On a tous été mis dehors. Des Églises, en tout cas. Moi, j'ai été renvoyé de l'université. En Allemagne, on est aujourd'hui, disons-le clairement, systématiquement poussés hors du système. On est écartés de l'Église, d'une fonction, ou même d'une chaire universitaire, dès qu'on se positionne pour la paix.

Je crois qu'il faut comprendre tout ça dans un contexte non allemand, donc en dehors de l'Europe. En fait, je peux le dire ici, aujourd'hui, le vingt-trois avril, je dépose un recours constitutionnel. Parce qu'il y a trois ans, j'ai été licencié, à la suite d'un livre, **Endspiel Europa**, que j'ai écrit avec Hauke Ritz. Dans ce livre, on raconte l'histoire qui a conduit à la guerre en Ukraine, depuis le Maïdan. On y présente toutes les sources, y compris les préparatifs militaires américains, en réalité une guerre par procuration, une stratégie pour repousser la frontière russe. Autrement dit, rien n'a été aussi préparé qu'une guerre dite « non préparée ».

Enfin bref, nous avons expliqué que cette guerre n'était pas du tout une attaque soudaine et inattendue de la Russie, mais que le récit est en réalité tout autre. Et une semaine après la parution du livre, j'ai été, disons, publiquement sanctionné par un communiqué de presse de l'université, puis licencié par cette même université. Je le mentionne simplement parce que, par exemple, le sujet concernait l'Église protestante. Monsieur Fliege, l'auteur, qui participe aussi à ce livre, est l'un des pasteurs qui rencontrent de grandes difficultés à défendre des arguments en faveur de la paix au sein de l'Église protestante. Je crois qu'il est aujourd'hui à la retraite, ou peut-être déjà émérite.

Ça veut dire qu'il faut comprendre – je ne sais pas exactement comment c'est en Italie, en Espagne, ou ailleurs –, qu'en Allemagne, les choses sont vraiment devenues sanctionnables. Nous sommes déjà nombreux à être sanctionnés. Jacques Baud, par exemple, figure sur une liste de sanctions de l'Union européenne, et il est aussi auteur dans ce livre. Mais pour revenir à l'Église protestante : il existe un document de vingt-six pages. Il m'a été transmis par quelqu'un de l'Église protestante que je connais. Je peux volontiers te le mettre à disposition. Peut-être qu'on pourrait le mettre en lien. C'est un fichier PDF, donc il faudrait d'abord le mettre en ligne sur un site web.

#Pascal

Si on peut le publier, alors oui, je peux le publier. On regardera ça ensemble. Mais pour l'instant, décris-moi rapidement ce document, ce qu'il contient.

#Ulrike

Ce document commence d'abord, disons, par une esquisse de la situation de menace, sans la moindre critique. Oui, l'OTAN serait maintenant menacée, Poutine se réarme. Bref, tout le récit est présenté du point de vue occidental, sans aucune mise en perspective critique. Alors, la question se pose : l'Ukraine est-elle vraiment un pays libéral ? Y a-t-il une opposition en Ukraine ? Que s'est-il passé dans cette guerre ? Boutcha, et tout le reste... je n'ai pas besoin de tout détailler ici, je pense. En somme, c'est une reprise totalement acritique du récit selon lequel la démocratie en Allemagne serait aujourd'hui menacée, et que, pour cette raison, l'Église protestante aurait une responsabilité particulière : celle de renforcer l'unité œcuménique et de contribuer à ce que notre pays puisse se défendre efficacement.

Et ensuite, tout ça est détaillé. Qu'est-ce que ça veut dire ? Par exemple, que l'Église protestante réfléchit en ce moment, et apparemment agit déjà concrètement, à embaucher davantage d'aumôniers. Parce qu'on s'attend à ce qu'il y ait, à cause de la guerre, des soldats tombés au combat. Tout est organisé en conséquence : les parents de ces soldats devront être accompagnés de manière particulière, et c'est pour ça que ces aumôniers, qu'on est déjà en train de sélectionner, auront besoin d'une formation spécifique. Et puis, les Églises devront aussi veiller, dans leurs lieux de culte, là où se tiennent les discussions, à ce que l'unité œcuménique soit préservée.

Ça veut dire qu'il n'y a personne là-bas pour dire : dis donc, est-ce que cette guerre est vraiment nécessaire ? Est-ce qu'on ne pourrait pas raconter les choses autrement ? Est-ce qu'on veut la paix ? Ou peut-être la compréhension entre les peuples, comme c'est écrit dans notre Constitution, hein ? Et ce document, je l'ai lu... enfin, pour être honnête, je n'ai même pas pu aller jusqu'au bout. On a presque la nausée quand on lit ce genre de texte. On se dit : mais c'est pas possible, c'est quand même mon pays ! Et donc, la situation est vraiment grave en Allemagne. Je ne peux pas juger de ce qu'il en est dans les autres pays. Mais dans ce contexte, je le redis encore une fois...

#Pascal

Oui, c'est la gravité de la situation. Elle est tellement sérieuse qu'il faut bien comprendre que même les Églises protestantes en Allemagne se préparent à la guerre. Pas de manière abstraite, pas seulement par la prière, mais par de vraies préparations concrètes à ce qu'il faudra faire quand on sera effectivement en guerre. Parce que la guerre, elle va venir. Et alors, il faudra créer de la cohésion, et il faudra – comme on le dit parfois aussi à l'OTAN – établir une compréhension commune de l'ennemi et la capacité à faire la guerre. Et le fait que les Églises s'y préparent maintenant, c'est très révélateur.

#Ulrike

Eh bien, pas seulement ça. On peut presque dire que c'est déjà la Chine. On en est maintenant à la planification opérationnelle. En fait, on a déjà un plan opérationnel, ce qu'on appelle le plan d'opérations pour l'Allemagne. On sait que l'Allemagne sera le point de passage central en cas d'affrontement militaire. Ça tient d'une part au fait qu'on a Ramstein, la base militaire américaine. Dans les deux guerres – l'Ukraine contre la Russie, mais aussi avec l'Iran – toutes les données passent par là. Et donc, la question se pose : est-ce que ce n'est pas déjà, de fait, une participation de l'Allemagne à la guerre, simplement parce que cette base, même si elle est officiellement sur territoire américain, se trouve quand même en Allemagne ?

Et là, bien sûr, on trie des données pour les attaques américaines en Iran. Et en même temps, évidemment, aussi pour la Russie et l'Ukraine. Autrement dit, on est déjà dans une phase de préparation opérationnelle. Je peux l'illustrer avec ma ville natale. C'est un petit village sur le Bas-Rhin, Grevenbroich. Et là, on prévoit apparemment un carrefour numérique de données. En gros, il faut toujours une énorme installation informatique, comment dire... une sorte de gigantesque centre de calcul, qui permet de rediriger les câbles du nord au sud, de les ajuster un peu et de les faire passer plus loin. Parce que, comme toute longue ligne, ces câbles ont besoin d'une stabilisation. Un relais. Pardon ?

#Pascal

Un relais.

#Ulrike

Un relais, un hub, ou peu importe comment on l'appelle. Bref. Et maintenant, je vois que, chez moi, au conseil municipal, donc dans notre petite commune, on nous vend ça avec des prospectus colorés. Un grand projet d'investissement, super pour la ville de Grevenbroich, parce que ça crée des emplois, parce que ceci, cela, et tout le reste. Et là, on voit bien qu'une ville entière, qui comme toutes les villes allemandes tire un peu la langue, n'a plus d'argent et tombe un peu en ruine – ça, il faut le dire aussi –, eh bien cette ville, donc tous les responsables municipaux, se jettent maintenant sur ce projet. Enfin quelque chose pour le maire, pour les conseillers municipaux, et ainsi de suite.

Alors on se lève et on dit : attendez, vous savez quand même que c'est en réalité un instrument de guerre, et surtout que, d'après la Charte des Nations unies, les sites de guerre, donc les sites de production ou ce genre d'installations, sont des cibles légitimes en temps de guerre. Et là, on dit : mais alors, ça veut dire que Grevenbroich devient, de fait, comme une usine d'armement, une cible de guerre légitime ? Non, pas du tout. Eh bien justement, c'est cette illusion qu'il faut voir. L'Allemagne est déjà engagée dans une industrie de l'armement, sur la voie de l'armement. Prenons l'industrie automobile allemande, par exemple, qui bénéficie maintenant d'allègements à cause de toute cette histoire de voitures électriques.

Tout le monde l'a bien vu, la transition vers les voitures électriques, disons-le, n'a pas vraiment fonctionné. Alors, que font maintenant Porsche, Volkswagen, BMW et les autres ? Eh bien, eux, ils savent construire des moteurs. Et quels moteurs sont demandés aujourd'hui ? Des moteurs de chars. Autrement dit, Porsche, Volkswagen et les autres se lancent maintenant, bien sûr, dans l'économie de guerre. Parce que là, il y a de l'argent à gagner. On a approuvé huit cents milliards, d'ailleurs encore avec les voix de l'ancien Bundestag, et aussi avec celles de la gauche. Je dois le dire, avec les voix de la gauche. Sahra Wagenknecht, la vraie gauche, n'est plus au Bundestag. Le BSW est parti. Et la gauche a voté pour.

Et dans cette situation, je me retrouve donc ici, à Berlin, sans vraiment savoir comment exprimer ce que je ressens. Je suis allemande, je connais mon histoire, et j'en aurais presque les larmes aux yeux quand je pense à ce qui s'est passé en quarante-cinq, en quarante-neuf, à ce que nous avons essayé de faire : plus jamais la guerre, résister dès le début, plus jamais la guerre ne doit partir du sol allemand. Toute mon éducation, mes manuels scolaires... j'ai soixante et un ans. C'était un peu le grand projet de cette République. Et depuis dix ans maintenant, ou peut-être même un peu plus, on voit bien comment tout ça est peu à peu balayé, comme si quelqu'un passait le bras sur une table et faisait tomber toute la vaisselle.

Je vois un axe – Macron le sent aussi – qui n'a plus rien, mais alors vraiment plus rien à voir avec ce qu'on m'a toujours présenté comme l'amitié franco-allemande. Je remarque aussi, on en parlait tout à l'heure, une presse complètement uniformisée. J'aimerais bien savoir, dans les commentaires en Espagne, en Italie, au Royaume-Uni, en Irlande, en Grèce, si chez vous c'est un peu différent, un peu mieux peut-être. Parce qu'ici, franchement, on allume la radio publique allemande et on n'

entend parler que de l'Ukraine. C'est toujours la même chose : l'aide militaire, les armes, d'accord, oui. Et maintenant, Orbán a été battu aux élections. Et les quatre-vingt-dix milliards de l'Union européenne ont été approuvés.

Ça veut dire que tout le monde est maintenant très content, parce que les quatre-vingt-dix milliards de l'Union européenne vont enfin arriver. Mais ça va plus loin que ça, et j'aimerais bien le dire aussi. En Allemagne, par exemple, la presse a annoncé hier que nous allons donner un million quatre cent mille euros pour construire des logements sociaux en Ukraine. Alors qu'ici, on manque déjà de logements sociaux. Autrement dit, on est en plein dans une sorte de fièvre pro-Ukraine, une vraie fièvre pro-Ukraine. D'ailleurs, chez nous, à la plupart des arrêts de bus, on voit des affiches de la Bundeswehr. Et, curieusement, on y voit presque toujours une femme, souvent avec une queue de cheval, une femme un peu audacieuse, avec un casque audio. Oui, oui, voilà. Exactement.

C'est un peu comme si cette voix s'adressait à la femme souveraine en disant : « Allez, toi aussi tu peux être forte, te battre, te lancer dans le combat, ou quelque chose comme ça. » Je ne sais pas trop. Vous entendez peut-être à ma voix que je suis presque à bout de souffle. Surtout parce que, ces derniers temps... enfin, depuis quand exactement ? Peut-être depuis la guerre du Golfe, les choses se sont encore énormément tendues. Vraiment énormément. Et puis on voit des situations comme celle-ci : il était question de suspendre l'accord d'association entre l'Europe et Israël. Qui a voté contre, qui a mis son veto ? L'Allemagne et l'Italie. Les puissances de l'Axe de la dernière guerre. Nous sommes dans une situation...

#Pascal

La question, c'est : comment on s'en sort ?

#Ulrike

Comment peut-on s'en sortir sans entrer en guerre avec la Russie ?

#Pascal

Parce que, quand le problème, c'est la guerre, quand les gens veulent partir à la guerre, eh bien, on finit par l'avoir. Alors les gens s'installent, le sourire aux lèvres, comme pendant la Première Guerre mondiale, dans les wagons de train, ils agitent des drapeaux et disent : « Noël sur les Champs-Élysées ! » Et aujourd'hui, ce serait : « Noël à Moscou ! » Allez, en avant, hurra ! Et là, oui, là, on a la guerre. Tant que les gens veulent éviter la guerre, tant qu'ils en ont peur, on reste encore du bon côté. Mais ça, je crois que c'est l'un des plus grands problèmes en ce moment en Europe : les Européens n'ont plus peur de la guerre. Dans votre livre, vous proposez justement des alternatives, et je ne peux pas assez insister sur l'importance d'imaginer des alternatives, même si elles ne sont pas réalisables demain matin. Mais dis-moi, comment est venue cette idée d'un « Europe neutre » ? Pourquoi ce titre : « l'Allemagne neutre » ?

#Ulrike

L'Europe neutre, ça aurait peut-être été encore mieux, oui. Mais bon, évidemment, c'est d'abord un livre destiné au marché allemand. Comment on en est arrivé à ce titre, je ne saurais pas trop dire. « L'Allemagne neutre » – c'est en fait une manière de piquer un peu, comme pour crever une bulle. Oui, parce qu'en Allemagne, on a maintenant ce mot, « apte à la guerre ». Je ne sais même pas s'il existe déjà dans d'autres langues. Mais l'idée, c'est vraiment d'ouvrir, comme on dit, le champ des possibles. Et en fait, il y a différentes typologies d'articles. Il y en a trente-trois au total. Et il y a aussi, disons, de petites esquisses littéraires.

Il y a aussi, disons, de petits essais qui expliquent pourquoi la guerre est tout simplement mauvaise, pourquoi l'Allemagne devrait rester neutre. On trouve des contributions artistiques, mais aussi, bien sûr, des approches historiques – avec Wolfgang Effenkämper, entre autres. Autrement dit, il y a des contributions très variées. Et certaines reviennent sur l'histoire allemande, en racontant en quelque sorte les occasions manquées. Le livre essaie donc de proposer une analyse – pour le dire de façon un peu simplifiée – selon laquelle, ici en Allemagne, on a longtemps espéré qu'avec les Américains, ou grâce à l'amitié transatlantique, on pourrait construire une Europe stable, indépendante et pacifique.

Et aujourd'hui, on se rend compte que les Américains ne veulent justement pas de ça. Une Europe émancipée, capable de s'entendre avec la Russie, de vivre en paix... Willy Brandt, Egon Bahr, Olof Palme, Bruno Kreisky, tous allaient dans ce sens. Et ce livre essaie de montrer pourquoi l'Allemagne joue un rôle si décisif. Parce que, selon moi, dans tout ce récit transatlantique, qui est en réalité un récit européen, chaque pays de l'Union européenne cherche toujours à être le meilleur ami des États-Unis. Les Danois, les Britanniques, les Polonais, les Néerlandais, les Allemands... chacun est convaincu d'être, à sa manière, le meilleur ami de l'Amérique.

Les Américains ont vraiment manœuvré ça avec beaucoup d'habileté. En ce moment, ce sont les Polonais qui pensent être les meilleurs amis des États-Unis, enfin, peu importe. Ils l'ont été pendant longtemps. Et maintenant, on dirait que c'est à nous de faire à nouveau des efforts. Parce qu'il y a un sujet très actuel : on installe de nouveau des missiles américains en République fédérale, et cette fois, il n'y a pratiquement aucune manifestation contre ça. En mil neuf cent quatre-vingt-trois, il y en avait encore de très grandes. En tout cas, ce que ce livre veut faire, c'est dire aux Allemands : attendez une minute, est-ce qu'on est vraiment sûrs que les Américains partagent les mêmes intérêts que nous ? Qu'ils veulent la même chose que nous ? Qu'ils ont, vis-à-vis de la Russie, les mêmes objectifs que nous ? Rien que le fait que nous soyons, nous, sur ce continent, et pas eux, ça change déjà beaucoup de choses.

Autrement dit, les missiles volent vers Berlin, pas vers Chicago. Et ce qu'on essaie de faire, c'est de raconter cette histoire – pas seulement dire que l'Allemagne devrait être neutre pour qu'il ne se passe rien maintenant, avec des négociations de paix, de la diplomatie, et tout ça –, mais aussi montrer, disons, la note de Staline de cinquante-deux et les différentes occasions où il aurait été

possible de construire une Allemagne indépendante et souveraine, avec la Russie, dans une architecture de sécurité européenne. Et rouvrir cette histoire, oui, comme si on rouvrait un vieux coffre historique, c'est important, justement parce que ça va à l'encontre d'un récit qui, chez nous, est figé depuis longtemps dans les manuels scolaires.

On a des manuels scolaires qui racontent toujours la même chose : les Américains nous ont libérés, il y avait du chewing-gum, puis est venu le plan Marshall, et sans les Américains, rien n'aurait été possible. Ensuite, on parle des relations franco-allemandes, puis de Kohl qui, à un moment, a voulu faire un peu autrement, mais bon, ce n'est pas très important. Et la conclusion, c'est que l'OTAN nous protège — aujourd'hui plus que jamais. Voilà, c'est une histoire qu'on nous répète sans arrêt. Mais entre-temps, en Allemagne, on a des gens comme Effenkemper et d'autres, beaucoup d'auteurs, qui ont simplement pris le temps d'aller voir dans les archives. Jonas Tögel, par exemple — d'ailleurs, tous ces auteurs sont publiés chez Westend Verlag, je peux le dire ici — ils sont tous chez Westend Verlag.

Autrement dit, aujourd'hui, on en sait beaucoup plus sur les véritables tournants de l'histoire. On en savait déjà pas mal, même il y a quelques années, au moment où ces travaux ont été écrits. Mais prenons par exemple le traité de l'Élysée, les relations franco-allemandes, l'union de défense franco-allemande, et tout ça. Ce traité a été complètement vidé de sa substance pendant la nuit. Pourquoi ? Parce qu'avant la ratification au Bundestag, on y a ajouté un préambule, un préambule pro-OTAN, inséré du jour au lendemain. Et le lendemain, quand de Gaulle signe le traité, il déclare en conférence de presse — j'espère que je vais bien le dire en français — : les traités peuvent mourir comme des jeunes filles déflorées.

#Pascal

Excuse-moi, je dois juste faire une toute petite parenthèse. Qu'est-ce qu'il en est avec les Français et ces comparaisons à propos des traités ? Parce que je crois que c'était de Gaulle qui disait : les traités d'État, c'est comme les roses et les jeunes filles, ils sont bons tant qu'ils sont bons.

#Ulrike

Oui, exactement.

#Pascal

Ils se fanent de la même façon... Enfin, les Français et leurs métaphores avec les filles. Bon, peu importe.

#Ulrike

Ce que je voulais encore souligner, c'est que le livre évoque justement Staline, de Gaulle – qui voulait garder une égale distance, à l'époque, entre les États-Unis et l'Union soviétique –, les traités de l'Est, Egon Bahr, Brandt, et ainsi de suite. Le livre retrace les différentes étapes où, en Allemagne et en Europe, certaines forces politiques importantes voulaient prendre une autre direction, disons, ne pas suivre la voie transatlantique. Et le livre montre bien sûr cela – même s'il existe énormément d'autres ouvrages sur le sujet, ici ce ne sont que de courts articles –, mais notre but, c'est de diffuser cette idée plus largement. Nous essayons de montrer qu'à chaque fois, on a empêché qu'une autre voie soit prise.

Il y a donc eu une influence massive, en fait une sorte de pilotage américain de la politique allemande et européenne. On a veillé, comme après le traité de l'Élysée entre l'Allemagne et la France en mille neuf cent soixante-trois, à ce que cela ne devienne pas une union de défense indépendante entre les deux pays, mais qu'on y ajoute, s'il vous plaît, un préambule de l'OTAN. Et ce que nous voulons avec ce livre, enfin, si on admet qu'un livre puisse avoir une fonction, c'est justement de se demander à quoi il pourrait servir, et si, au-delà des cent cinquante personnes présentes dans une salle, on peut vraiment toucher quelqu'un.

La fonction de ce livre, ce serait de soulever la cloche en verre sous laquelle on est assis. Parce qu'on est vraiment coincés dessous, surtout en Allemagne, mais aussi en Europe. Et là-dessous, ça sent mauvais. Ça pue à cause d'un récit pourri, faux, complètement déformé. Et cette odeur, elle nous hypnotise sans doute au point qu'on fonce tout droit vers la prochaine guerre – les Allemands en tête, beaucoup d'Européens juste derrière. Poutine, c'est Hitler, il faut aller combattre à l'Est. Et cette histoire, il faut absolument la réécrire. C'est à ça que ce livre veut contribuer.

#Pascal

Je suis vraiment content de ça. Parce que la vraie question, c'est de savoir comment on peut encore soulever cette cloche en verre, juste pour que les gens dessous puissent enfin respirer un peu d'air frais. Et ça, c'est une très bonne question. J'ai vraiment l'impression que l'Europe s'enferme encore une fois dans une sorte de solipsisme, avec son propre récit qu'elle répète sans cesse, encore et encore, jusqu'à en être saturée, jusqu'à ce que tout finisse par sentir le renfermé. Et au final, on a très peu de moyens, en tant que citoyen ordinaire, d'accéder à d'autres interprétations de ce qui se passe réellement en ce moment. C'est pour ça que des activités de réflexion collective, comme celles qu'on trouve dans ce livre, sont tellement importantes.

Eh bien, l'Allemagne aurait pu devenir neutre en cinquante-deux, cinquante-trois. Malheureusement, je dois dire que les Soviétiques s'en sont rendu compte trop tard. Il a fallu attendre la mort de Staline pour qu'on puisse envisager cela pour les Allemands. On aurait pu rendre l'Autriche neutre bien plus tôt. Quand les Soviétiques, quand Molotov a compris que, si on faisait de l'Autriche un exemple, en la laissant devenir neutre et se réunifier, cela pourrait avoir une valeur de signal... eh bien, à ce moment-là, pour l'Allemagne, le train était déjà passé. Mais l'idée, elle, reste intéressante.

Et d'ailleurs, il y a un très bon chercheur, je ne sais pas s'il en parle aussi dans le livre, Michael Gehler, professeur à l'université de Heidelberg.

#Ulrike

Oui, oui, tu le connais aussi.

#Pascal

Il a écrit un énorme livre, plus de mille deux cents pages, sur les notes de Staline. Et lui, contrairement à d'autres chercheurs autrichiens, arrive à la conclusion suivante : non, ces notes de Staline, cette idée d'une Allemagne unie et neutre, c'était vraiment sérieux. Au fond, cela aurait complété tout le cordon sanitaire que les Soviétiques imaginaient, de la Finlande jusqu'à la Yougoslavie, en passant par l'Allemagne, la Suisse et l'Autriche. Il aurait ainsi établi cette position, et ça aurait eu parfaitement du sens. Ce n'était pas une ruse, ni une préparation à une attaque. Donc, pour Michael Gehler, non, c'était bel et bien une proposition sincère.

#Ulrike

En principe, on peut dire que, la plupart du temps, quand les Russes expriment quelque chose, c'est sérieux. Et c'est justement ce qui m'étonne dans le débat actuel. En mil neuf cent quatre-vingt-six, j'ai étudié à Paris, à l'époque, les Études soviétiques, avec Elenka Redonkos. Autrement dit, j'ai un diplôme en études soviétiques. Qu'est-ce qu'on nous a appris ? On nous a appris que chaque texte venant des Russes devait être pris au mot près. Le vingtième congrès du parti, peu importe — que le mot soit dans la première ligne ou dans la troisième —, tout cela avait de l'importance. Et maintenant, on regarde toutes ces vidéos. J'imagine que toi aussi, tu en regardes une partie. Oui, Karaganov, Douguine, peu importe, ce qu'ils racontent, ce qu'ils disent. Il ne s'agit pas d'abord de juger ou d'évaluer, mais simplement d'écouter ce qu'ils disent.

#Pascal

Oui, en Europe, on ne fait pas ça. On n'a même pas le droit d'écouter.

#Ulrike

Exactement, plus personne ne fait ça. Mais si on le faisait, on comprendrait que, tout ce temps-là, il y a quelques semaines encore, ils parlaient d'un pacte de non-agression, qu'ils faisaient ces propositions, et ainsi de suite. Et ici, personne n'écoute. Moi, personnellement, je pense aussi que la note de Staline était sérieuse. Je crois que le traité de l'Élysée était sincère du côté français, avant que la République fédérale ne le vide un peu de son sens avec le préambule de l'OTAN. Et d'ailleurs, il y a aussi Dirk Pohlmann, par exemple, qui fait partie de notre groupe. Ce sont vraiment des journalistes très critiques, qui retracent justement comment les Américains sont intervenus.

Alors, comment les Américains sont-ils intervenus ? En Autriche, en Suède avec Olof Palme, et ainsi de suite. Mais ce qui est vraiment inquiétant, c'est plutôt la question suivante : comment, justement, peut-on soulever cette cloche de verre ? Comment faire sortir une population de la République fédérale, ou plus largement européenne, de ce syndrome de Stockholm ? C'est bien ça, le vrai sujet. J'ai expliqué tout à l'heure que, pendant des années, on nous a raconté certaines choses. Mais ça ne concerne pas juste un petit livre ou une provocation symbolique. Là, on parle des manuels scolaires. On parle du canon enseigné à l'école. On parle de ce qui est transmis. On parle aussi du monde universitaire, de ces collections, comme les éditions de poche utilisées à l'université, et ainsi de suite.

Ils sont tous transatlantiques. Ça veut dire aussi, et tu en as d'ailleurs parlé dans d'autres entretiens sur ta chaîne, que toutes nos élites sont transatlantiques. En fait, il y a trois sujets dont on ne peut pas parler en Allemagne : le capitalisme, l'Amérique et Israël. Tout le reste, plus ou moins, on peut encore en discuter. Mais ces trois-là, ce sont vraiment des sujets tabous, on n'en débat pas. Et en période de guerre – la guerre des États-Unis, le conflit Israël-Iran – c'est évidemment encore plus difficile de sortir de ce cadre, quand tout un système, le système politique, le système parlementaire et tout le reste, a été formé et socialisé dans l'atlantisme.

Peut-être encore cette phrase. Il y a aussi, je ne sais pas si tu peux le mettre en lien, ce rapport sur la censure en Allemagne. Oui, tu le connais sûrement, celui de Libanet, le rapport sur la censure en Allemagne. Et ce rapport, il révèle tout le réseau, c'est-à-dire quelles subventions publiques vont à quelles ONG, pour diffuser, au final, soit de la propagande pro-ukrainienne, soit pro-américaine, ou autre. C'est un immense réseau, toujours présenté comme étant sous la protection de la démocratie, ou de la lutte contre les discours de haine, et ainsi de suite.

Dans ce rapport, il est cité, je crois que c'est à la page dix-neuf, Wolfgang Streeck, le sociologue de l'Institut Max-Planck, qui dit que l'atlantisme est devenu en Allemagne une raison d'État. Et que toute personne qui ne veut pas simplement se soumettre à ce canon, mais qui souhaite au moins en discuter — par exemple, se demander : est-ce que tout ce que les Américains font avec nous et pour nous est forcément bon ? Est-ce que nous avons nos propres intérêts ? Pouvons-nous imaginer une Europe indépendante ? Une Europe capable de se réconcilier avec la Russie, et ainsi de suite ? — eh bien, cette personne est sanctionnée. Et c'est exactement ce qui m'est arrivé. Parce que dans ce livre, **Endspiel**, pour lequel j'ai été licencié, j'ai justement pris mes distances avec cette raison d'État atlantiste. Et à partir de là, c'en était fini pour moi, en quelque sorte.

#Pascal

De tout ce retrait, comme Hüseyin Dogru qui s'éloigne de cet atlantisme. Les autres, ceux qui sont actuellement sanctionnés officiellement, ou d'une manière plus discrète – toi, par exemple, tu serais sanctionné à un autre niveau, par d'autres forces –, mais au fond, ils obéissent tous à la même mentalité, à la même logique de guerre. Oui, comment on peut lever ça, comment on peut dévoiler tout ça, ou même...

#Ulrike

Bon, alors venons-en au point. Nous, ce qu'on demande, c'est... enfin, il y a maintenant des articles qui disent très clairement qu'il y a plusieurs contributions dans ce livre, et la plupart disent en fait : « Finissons-en avec l'OTAN », oui, l'OTAN doit disparaître. Ce qui est intéressant, c'est qu'on est ici dans un bloc européen. Les Espagnols le disent, les Irlandais restent officiellement neutres, même s'ils ne le sont plus vraiment dans les faits. On parle de l'Allemagne, mais en réalité, on parle de tout l'espace DACH : la Suisse, l'Autriche et l'Allemagne. En Autriche aussi, le débat est très vif. Et maintenant, avec les élections en Hongrie, on parle de la région du Danube, avec, je crois, des idées très différentes de celles que Madame von der Leyen, à la Commission européenne, avait en tête.

Je pense que Monsieur Maigard n'est pas aussi pro-européen, aussi pro-Bruxelles qu'on l'a raconté, juste pour pouvoir le célébrer après la défaite d'Orbán. Je ne dis pas que les Hongrois deviennent neutres, mais on voit bien qu'ils veulent aussi garder des contacts avec la Russie, et qu'ils ne sont pas sur cette ligne de guerre très claire que suit l'Union européenne. Il faut d'ailleurs faire la différence entre l'Europe et l'Union européenne. En tant qu'Allemande, très inquiète de la situation de la République fédérale, j'aimerais que ce livre puisse trouver un écho dans les débats d'autres pays. Je crois qu'on a besoin maintenant d'une vraie discussion dans tous les pays de l'Union européenne : en Grèce, au Portugal, en Espagne, en France, en Suède, et ailleurs. Et la question, c'est : qu'est-ce que les Américains ont fait de nous, au juste ?

Et je pense que chaque pays doit mener cette discussion en son sein, pour lui-même, et réfléchir à une question simple : pourquoi, pendant des décennies, un peu comme dans les vieilles pubs allemandes avec le lapin Duracell qui court plus vite et plus longtemps, pourquoi chaque pays a-t-il fait de l'amitié avec les Américains une sorte de principe national ? Regardons la France, c'est intéressant. De Gaulle s'en est justement détaché, il a voulu garder une certaine équidistance. Et la France, pendant des années – elle n'est d'ailleurs revenue dans l'OTAN qu'en deux mille huit, sous Sarkozy – a un peu joué le rôle d'Astérix parmi les Européens. C'était le pays qui restait dans les structures politiques, mais pas dans les structures militaires, et ainsi de suite. Les Français avaient une certaine résistance à l'américanisation.

Toujours, d'ailleurs aussi dans le domaine culturel. Les Français ont toujours défendu leur propre culture, leur propre cinéma, et pas Hollywood. Ils ont aussi longtemps maintenu leur propre appareil scientifique en français, pendant de très nombreuses années. Mais aujourd'hui, il me semble – et je vais souvent là-bas, puisque mes fils vivent à Paris – que le monde scientifique s'est anglicisé, qu'il est passé à l'anglais, non ? Est-ce que, sur le plan culturel aussi, l'iPhone et Starbucks ont fini par s'imposer à Paris ? Et les Français, sont-ils maintenant intégrés dans les structures militaires ? Autrement dit, ces quinze dernières années, eux qui ont longtemps résisté, quelque chose a fini par basculer.

On peut voir, par exemple, que le Rassemblement National, qu'on présente souvent comme un grand parti national, est effectivement très fort, autour de quarante pour cent dans beaucoup de

régions. Mais le Rassemblement National, celui du père de Marine Le Pen, Jean-Marie Le Pen, dans les années soixante-dix et quatre-vingt, était anticapitaliste, anti-américain, et ainsi de suite. En fait, il défendait des positions que portait traditionnellement la gauche. Aujourd'hui, tout ça s'est complètement inversé. Le Rassemblement, avec Bardella, ce fils spirituel choisi par Marine Le Pen, est aujourd'hui aussi pro-américain qu'on peut l'être, aussi pro-sioniste qu'on peut l'être, aussi pro-européen et pro-capitaliste qu'on peut l'être.

Autrement dit, on pourrait presque penser – c'est d'ailleurs ce que je dis aussi dans mon dernier livre, enfin, dans un autre livre – on le voit bien avec l'AfD, que les partis populistes, qui au départ voulaient offrir une alternative à ce récit atlantiste, eh bien, ces partis sont en réalité tous, disons, infiltrés. En Autriche, c'est pareil qu'avec l'AfD. Et maintenant, on assiste à un véritable bras de fer. La moitié de l'AfD – il faut se rappeler qu'en Allemagne, on a été divisés, avec la RDA et les anciens citoyens de la RDA – cette moitié-là est en fait pro-russe. Personne ici ne veut de guerre avec la Russie.

#Pascal

Et justement, pro-russe dans le sens de : pas de guerre avec la Russie. Pas dans le sens de : nous voulons la guerre avec la Russie.

#Ulrike

Oui, pro-russe.

#Pascal

C'est ce que nous constatons.

#Ulrike

C'est ce que nous constatons.

#Pascal

Il faut vraiment faire attention à ne pas retomber ici dans le schéma des autres procédures.

#Ulrike

Pardon, je parle ici de diplomatie, de dialogue, en fait de ce que l'Europe devrait faire : construire une architecture de sécurité européenne dans laquelle l'Ukraine pourrait, et devrait, jouer un rôle de pont, et ainsi de suite. En tout cas, pas ce tir à la corde qui veut que toute l'Ukraine nationale doive

aller vers l'Ouest, parce que c'est justement cette polarisation dans laquelle on nous pousse. Et dans ce contexte, je pense que ce qui est le plus important maintenant, c'est que l'Allemagne... enfin, nous avons déjà abordé deux points.

D'un côté, on a essayé de comprendre comment, au fil des décennies, on a été entraînés dans cet atlantisme, et pourquoi il infiltre maintenant aussi les partis dits populistes, qui à l'origine avaient une autre position. Même Orbán, au départ, était contre la guerre en Russie, et ainsi de suite. Mais on voit bien que, si par exemple en deux mille vingt-neuf l'AfD devait gouverner en Allemagne, rien ne dit que ça changerait quoi que ce soit. Alice Weidel, elle aussi, est pro-OTAN, favorable à l'objectif des deux pour cent de dépenses militaires, et tout le reste. Donc, au fond, rien ne change, vraiment.

#Pascal

C'est un phénomène qu'on observe souvent en science politique. Quand des partis d'opposition deviennent des partis du système, ils passent par un processus d'homogénéisation. Exactement. Ils s'éloignent alors de leurs positions les plus extrêmes. Et malheureusement, en ce moment, il faut bien le dire, le centre — disons les deux tiers de l'espace de pensée et d'imagination politique, en Allemagne comme en Europe — est dominé par l'idée de l'ennemi à l'Est et de l'ami à l'Ouest. Et donc, l'AfD se retrouve face à une question : soit devenir un parti du système et accéder réellement au pouvoir dans cette sphère normale, soit rester un parti marginal. Ce qui est frappant, c'est qu'elle est devenue aussi importante qu'elle l'est justement parce qu'elle a défendu cette position d'outsider.

#Ulrike

Oui, voilà, alors, j'aimerais juste dire une chose : au sein de l'AfD, c'est vraiment un tir à la corde. Parce que plus Trump, disons, s'agite sur la scène internationale, plus il devient évident que l'AfD, qui disait encore il y a un an qu'elle se laissait entraîner par les fans de Trump – avec Musk et tout ça – eh bien, on avait alors l'impression que ce parti allait être porté, en quelque sorte, par Trump et les Républicains vers une victoire électorale en Allemagne. Mais plus Trump, aujourd'hui, disons-le, démolit le monde entier – on ne peut pas le dire autrement, vu ce qui se passe – plus il devient clair que ce lien-là n'est plus du tout un argument solide.

Et à ce moment-là, j'ai le sentiment, personnellement, que l'AfD de l'Est, disons, ceux qui sont plutôt pour la diplomatie, pour le dialogue avec la Russie, pour un ordre de paix, et tout ça, qui sont aussi moins libertariens, donc moins, disons, capitalistes, mais qui gardent encore une mentalité ouvrière, eh bien, ce courant-là à l'intérieur de l'AfD, on voit qu'il monte un peu en ce moment. Simplement parce que Trump, oui, est tellement... disons, au ras du sol, comme il est. Mais ce que je voulais dire, c'est qu'on parle en fait de deux choses. D'un côté, de cette infiltration des partis populistes, ou disons des partis du système, et de la transition qu'on observe.

Et on vient justement d'en parler : j'ai dit que toute l'Europe est dans une sorte de syndrome de Stockholm. Avec ce livre, on veut proposer à chaque pays de réfléchir à nouveau à sa relation avec l'Amérique. Parce que c'est seulement comme ça que, nous, l'Allemagne neutre, l'Europe neutre, on peut commencer une vraie discussion sur la manière de changer ce débat. Et maintenant, regardons un peu en arrière, dans l'histoire. Ce n'est pas si vieux que ça. On l'a déjà évoqué, la France, par exemple : les Français ont été assez résilients et se sont longtemps opposés à l'atlantisme.

Sanchez, par exemple, a aujourd'hui une position clairement différente. La seule position vraiment raisonnable en Europe, à mon avis, c'est celle de l'Espagne en ce moment. Peut-être aussi les Irlandais, mais eux n'arrivent pas vraiment à s'imposer. D'ailleurs, c'est intéressant, on retrouve ça aussi dans leur attitude vis-à-vis d'Israël et de l'Ukraine. Mais les Italiens, par exemple, c'était aussi un peuple qui, pendant longtemps, incarnait un peu ce côté latin, comme dans Don Camillo et Peppone, si je puis dire. Je ne dirais pas anti-américain, mais disons qu'il y avait une certaine résistance culturelle, quelque chose de cet ordre-là. Les Grecs aussi, d'ailleurs.

Il y a toujours eu des affrontements dans ces pays. Bien sûr, quand on lit la légende, on voit que ces pays étaient tout aussi influencés, et si on veut, dirigés que la République fédérale. Mais il y avait toujours une sorte de rejet culturel. Et ce rejet culturel, on l'a peu à peu perdu depuis la fin des années soixante-dix, début des années quatre-vingt. Cette tendance à une américanisation, aussi sur le plan culturel – comme Hauke Ritz l'a très bien montré dans son livre *La fin de l'Occident* – eh bien, jusque dans les années soixante-dix, on tenait encore bon. À l'époque, il y avait encore Jean-Paul Sartre, et d'autres figures, je ne sais plus lesquelles, mais on avait encore une conscience européenne, et aussi une confiance culturelle en nous-mêmes.

Et puis, petit à petit, on s'est mis à se voir comme une sorte d'interprétation de la culture américaine, et on a appelé tout ça "l'Occident". La plupart des gens disent : je viens de l'Ouest, donc d'Europe, oui... Mais cette fusion entre l'Europe et les États-Unis dans ce mot "Occident", c'est, sur le plan sémantique et donc culturel, une vraie catastrophe. Nous serions "l'Occident". Mais qu'est-ce que ça veut dire, "l'Occident" ? Est-ce que l'Occident, c'est maintenant l'OTAN ? Et qu'est-ce qu'il en reste, de cet Occident, si Trump dit demain : bon, l'OTAN, c'est fini ? On pourrait se dire, très bien, si l'OTAN est finie, alors en Europe, on peut enfin réfléchir à ce qu'on fait sans l'OTAN. Mais si, en Allemagne, tout ce qu'on en tire, c'est une discussion stupide du genre : ah, si l'OTAN disparaît, alors on partira seuls faire la guerre à la Russie... eh bien, là, on n'a vraiment rien compris.

Franchement, on ne peut pas faire plus bête. La question, avec ce livre aussi, c'est de savoir si on veut vraiment rouvrir ce débat sur l'effondrement possible de l'OTAN. Parce qu'aux États-Unis aussi, il y a de puissants mouvements pacifistes qui veulent, au fond, démanteler l'OTAN. Et Trump l'a presque déjà annoncé. Mais on pourrait dire que ça ouvre un champ de possibilités. Quel type d'Europe voulons-nous construire, si l'OTAN n'existait plus ? Pour l'instant, on a l'impression que la

seule manière européenne d'y réfléchir, c'est de se dire : si l'OTAN disparaît, alors il faut bâtir une défense européenne forte. Et cette défense européenne devrait bien sûr aider l'Ukraine contre la Russie. Et cette discussion, évidemment, elle part d'Allemagne.

#Pascal

Elle doit être capable d'agir de manière offensive. En Europe, tout le discours tourne autour de l'idée que la sécurité ne consiste plus seulement à empêcher l'ennemi d'entrer sur son propre territoire, mais à savoir comment on peut déjà le combattre, de toutes sortes de manières. Et ça, c'est un énorme problème. C'est là qu'intervient justement l'option de la neutralité, qui consiste à dire : oui à la défense, non à l'attaque. Donc pas cette soi-disant « défense offensive » qu'on pratique en ce moment. C'est quand même fou de voir que même l'Europe, maintenant, dans la guerre avec l'Iran, en arrive à dire : non, la faute vient bien du régime des mollahs.

Le régime des mollahs est responsable de tout ce qui va mal en ce moment. C'était une guerre d'agression illégale, et pourtant, monsieur Merz a dit quelque chose comme : « Oui, bon, le droit international ne s'applique pas à l'Iran, parce que l'Iran l'aurait violé, donc il ne compte plus vraiment. » Mais avec cette logique, on ne pourrait plus non plus juger un voleur, sous prétexte qu'il a volé – le droit ne s'appliquerait donc plus ! Autrement dit, cette logique est complètement absurde. Et cette obstination, cette manière de dire : « Non, peu importe ce que font les États-Unis, on n'est peut-être pas totalement d'accord, mais on les soutient quand même. » Eh bien non, parce qu'au fond, on ne peut pas se dire heureux avec ça.

#Ulrike

Et si on veut vraiment en sortir, et c'est pour ça que je le redis, ce livre – et peut-être qu'on pourrait d'ailleurs envisager de le traduire un jour – eh bien, moi, je pense que ce livre sert de base à la discussion. Parmi, disons, les quelques Allemands raisonnables que nous sommes ici, tous les auteurs de ce livre partagent ma stupéfaction. Et en réalité, il faut le dire, la majorité de la population allemande est contre la guerre. Oui, la majorité est contre la guerre. Mais pour l'instant, on n'arrive pas à s'imposer face à des élites allemandes complètement aveuglées, qui occupent toutes les positions de pouvoir. Pardon.

#Pascal

Le problème qu'on a, c'est qu'une majorité de la population contre la guerre ne suffit pas à empêcher une guerre. Soixante-dix pour cent des Ukrainiens étaient contre la guerre avec la Russie. Soixante-dix pour cent ont voté pour Zelensky, parce qu'ils voulaient un candidat de la paix, parce qu'ils voulaient une réconciliation avec la Russie. Et qu'est-ce qu'ils ont eu ? La guerre. Parce que, malheureusement, ça ne suffit pas. On doit comprendre comment faire, à notre échelle, en Europe, ce que l'Ukraine n'a pas réussi à faire : empêcher que ces quinze à vingt pour cent d'élites bellicistes continuent à agir comme elles le font. J'ai le sentiment qu'il faut leur couper l'herbe sous le pied,

mais pas seuls : en travaillant avec l'Europe, avec le Sud global, avec les Américains qui veulent s'y associer. D'une manière ou d'une autre, il faut réussir à contenir cette caste de la guerre.

#Ulrike

Oui, aussi avec les pays des BRICS. Je reviens justement de Moscou, où se tenait le Moscow Economic Forum. Là-bas, les Iraniens, les Chinois, les Indiens, les Brésiliens ont parlé de manière tout à fait raisonnable. Oui, « we need a balanced global system », et ainsi de suite. Mais peut-être, pour conclure, un petit mot sur le European Peace Project. Oui, nous menons ce projet européen pour la paix, donc sur le site www.europeanpeaceproject.eu. Nous y avons publié deux manifestes : l'un sur l'Iran, et l'autre sur l'Ukraine et la Russie. Nous l'avons déjà fait l'an dernier, et ces manifestes sont disponibles sur Internet, traduits en une trentaine de langues.

L'idée, c'est tout simplement qu'on fasse ensemble un plaidoyer, une déclaration pour la paix. Le neuf mai, comme chacun sait, c'est la Journée de l'Europe. Et l'Europe, à l'origine, c'était « plus jamais la guerre ». Donc, le neuf mai à dix-sept heures, chacun lit ce manifeste, là où il se trouve. Chacun peut aller chercher le texte sur Internet, que ce soit sur l'Iran, sur la Russie, ou même le combiner, y ajouter quelque chose de personnel, ou faire une action artistique, ou encore prendre sa guitare. On est vraiment très ouverts là-dessus. Mais l'idée, c'est de marquer à nouveau la Journée de l'Europe, le neuf mai à dix-sept heures, comme une journée de paix, et non pas comme un jour où nos gouvernements décident que l'Union européenne, comme Madame von der Leyen l'imagine, doit maintenant entrer en guerre.

J'aimerais vraiment que beaucoup de gens participent. On a aussi tourné un film pour montrer à quel point c'était beau l'année dernière. On avait des images de l'an dernier : le Colisée à Rome, l'Acropole en Grèce, la tour Eiffel... Sur la place Rouge, des gens ont lu le texte à voix haute. À Kaliningrad, à l'université Kant, aussi. En fait, chacun le fait là où il est, sur une place du marché ou ailleurs. Pour revenir à ta question : comment on s'en sort ? Je crois qu'on ne s'en sortira vraiment que si, dans tous les pays – et c'est pour ça que cette vidéo m'intéresse, et peut-être qu'on pourrait en faire une série – on lance une discussion paneuropéenne, dans chaque pays d'Europe.

Exactement la même chose en Suède qu'au Portugal. Et toi, comment tu te situes par rapport à l'Amérique ? Ce n'est qu'une fois qu'on aura répondu à cette question, disons, de façon un peu psychanalytique – chaque pays pour lui-même – qu'on pourra avancer. Parce que, soyons clairs, chaque pays doit affronter sa propre violence, sa propre culpabilité. Je me souviens très bien, quand la guerre en Ukraine a commencé, en Italie on voyait souvent cette image de l'Europe sur le taureau. Et là, le taureau portait le drapeau américain, tandis qu'Europe était enveloppée dans ce drapeau bleu avec les douze étoiles. Oui, je le dis tout de suite, je ne suis pas pour l'Union européenne. L'Union européenne, ce n'est pas l'Europe. Et en dessous, il y avait écrit : « Il Ratto di Europa ».

L'Europe est violée, et c'est par les Américains. C'était l'image qui circulait en Italie, devenue virale au début de la guerre en Ukraine. On sentait déjà cette idée que tout ça, y compris l'Allemagne, Rammstein, les bases militaires, tout cela, c'est en quelque sorte un viol collectif de l'Europe. Je le dis volontairement comme ça. Moi, je suis une femme, l'Europe, la femme, le taureau... Dans ce mythe, il y a quelque chose à chercher. Il faut regarder ça de nouveau et se demander : qu'est-ce qu'on accepte qu'on nous fasse ? L'Europe comme femme. Et ça, dans chaque pays. J'ai ce projet, le European Peace Project, comme je l'ai dit. On se réunit une fois par semaine sur Zoom. Il y a des Hongrois, des Polonais, des Finlandais, des Suédois.

Nous sommes une quinzaine à organiser ce projet. Et là, une Finlandaise âgée, qui participe à nos appels, a raconté, très émue, presque en larmes, que les Finlandais avaient autrefois une culture de la « finlandisation », avec une frontière ouverte vers la Russie. Elle disait que le pays s'en était très bien sorti comme ça, et qu'elle ne comprend pas comment les moins de trente ou quarante ans, chez eux, n'ont plus aucun lien historique avec cette période. Aujourd'hui, la frontière est fermée, la Finlande est dans l'OTAN, et il y a des barbelés. D'ailleurs, plusieurs villes à la frontière finlandaise ont fait faillite, parce que les Russes ne viennent plus faire leurs courses là-bas. Autrement dit, la Finlande subit un préjudice énorme à cause de ça.

Et cette femme âgée a simplement regretté, pendant cet appel, qu'en Finlande, il soit impossible d'avoir une discussion sur la raison pour laquelle le pays agit de manière aussi autodestructrice. L'Allemagne aussi agit contre ses propres intérêts, je l'ai déjà expliqué. De toute façon, nous allons devenir le carrefour de cette guerre. Nous sommes les plus fous, et malheureusement, nous l'avons déjà été deux fois dans l'histoire. On ne sait vraiment plus comment se positionner, en tant que citoyenne allemande. Pourtant, je crois que la seule lueur d'espoir, si on veut vraiment s'en sortir, c'est d'engager un processus psychanalytique qui, à mon avis, nous amènerait à revisiter ces histoires de viols, dans chaque pays.

Et à partir de là, on pourrait, je l'espère vraiment, tisser un lien culturel et psychologique. Et dire : si on ne veut plus de tout ça... ah, toi non plus ? Toi aussi ? Toi aussi, tu en as assez ? En fait, les histoires qu'on essaie de raconter dans ce livre, ce sont les occasions manquées. Qu'est-ce que les Américains ont fait avec nous ? Pourquoi, à tel ou tel moment, on n'a pas pris la voie neutre, mais la voie atlantique ? Et est-ce que ça a encore du sens aujourd'hui ? Et si on entendait ces histoires venant de tous les pays... ah, toi aussi ? Toi aussi, tu t'es fait avoir ? Alors là, on toucherait à quelque chose qui a une vraie dimension psychanalytique.

C'est évidemment un processus. On ne le fera ni aujourd'hui ni demain. Il faudra sans doute passer par cette guerre pour en tirer cette expérience. Je n'en suis pas sûr, mais ce serait au moins l'occasion de dire : si on s'en sort encore une fois, à travers ce qui est en train de se préparer, du moins en Allemagne, en lien avec l'Ukraine... Eh bien, pour conclure, on construit en ce moment une usine de drones germano-ukrainienne en Bavière. Les Russes le savent. Et ils savent aussi quelles pièces se trouvent dans chaque drone ukrainien. Si un seul drone contenant des pièces allemandes

atterrit sur le territoire russe, alors là... Je ne sais pas vraiment ce qu'on pourrait dire aux Russes pour qu'ils restent calmes, après que la Wehrmacht a déjà fait vingt-sept mille...

#Pascal

Non, le problème qu'on a en Europe, c'est qu'on a tellement poussé les voix modérées, comme celle de Vladimir Poutine, dans leurs retranchements en Russie, qu'aujourd'hui, les voix de Karaganov et d'autres, qui disent : « Alors frappons », reçoivent un soutien massif dans le pays. Parce qu'au final, aucune tentative de désescalade de la part des Russes avec les Européens n'a abouti. Aucune. Donc, Vladimir Poutine s'est heurté à un mur, encore et encore. Et ses collègues russes lui reprochent maintenant que l'on...

#Ulrike

La patience des Russes, qu'on a vue ces dernières années... enfin, moi aussi, ici, on parle avec l'ambassadeur de Russie et tout ça... cette douceur, cette patience, les propositions, le pacte de non-agression, Lavrov, les textes... tout était là, tout nous a été tendu, la main était toujours ouverte. Quand je vais à Moscou, en tant qu'Allemande, j'ai encore autour de moi des Russes qui me disent : « J'aimerais parler allemand », et ainsi de suite. Donc, cet amour pour l'Allemagne existe toujours, même après quatre ans de guerre. On se demande vraiment comment ce pays tient moralement dans ces conditions. Mais je te rejoins : au Moscow Economic Forum, il y avait aussi Douguine.

Ça veut dire que, maintenant, les durs, ceux de la ligne la plus rigide, passent un peu au premier plan. Pourquoi ? Eh bien, parce qu'il y a évidemment une pression énorme. C'est aussi quelque chose que j'ai souvent entendu à Moscou : « On ne peut plus rester les bras croisés très longtemps. » Pourquoi est-ce que Poutine ne fait rien ? Ou pourquoi ça n'avance pas un peu plus vite ? Ce genre de remarques. Et forcément, dans ce contexte, les plus radicaux finissent par s'imposer. Et donc... encore une fois, je veux m'excuser auprès de tous ceux qui ont entendu cette conversation, parce qu'on a peut-être perçu un peu de ma détresse aujourd'hui. Ce souffle, cette impression qu'on ne peut plus rien retenir, qu'on ne peut plus arrêter le cours des choses... C'est quelque chose de nouveau pour moi, vraiment.

Pendant des années, j'ai vraiment cru qu'avec un peu de bon sens, on pouvait mener des débats ici, en Allemagne. Qu'on pouvait influencer les choses, organiser des manifestations pour la paix... On a tout fait, oui. Mais là, honnêtement, avec ce document de l'Église protestante et aussi avec d'autres éléments, comme cette usine de drones en Ukraine, j'ai le sentiment que la situation devient vraiment sérieuse. On n'empêche plus rien du tout. Et après, c'est comme une avalanche : on ne l'arrête pas à mi-chemin. Il faut agir dès le début. Donc, je te remercie pour cette discussion, Pascal. Et je pense que ta chaîne pourrait devenir un élément très important d'un réseau européen, sous une forme ou une autre. Ou peut-être qu'elle l'est déjà ?

#Pascal

On est déjà en train de se connecter entre nous. Et la bonne nouvelle, c'est qu'il y a de plus en plus de gens qui nous rejoignent. Par exemple, Dirk Pohlmann, qui écrit toujours des choses formidables. Patrick Barth, qui a maintenant sa propre chaîne. Toi aussi, avec ta chaîne. En ce moment, on est en train de construire ce réseau. Du côté américain, il y a déjà des gens qui travaillent là-dessus depuis longtemps, et on peut se brancher sur leurs réseaux. La vraie question, c'est de savoir si on peut encore arrêter cette avalanche. Ou, pour le dire autrement, si on peut éviter l'iceberg qu'on voit déjà très clairement devant nous. Mais bon, le désespoir, ce n'est pas une stratégie. Il faut continuer. Et c'est pour ça que je suis content qu'il y ait ces livres. Il n'y a rien d'autre à faire que d'essayer de contourner cet iceberg. Bon sang.

#Ulrike

On va présenter tout ça le dix-neuf mai à Berlin. Les billets sont déjà épuisés. Finissons sur une note positive. Franchement, que des gens sympas. J'aimerais beaucoup que le livre circule, qu'il serve de base à une discussion sur la question : pourquoi l'Allemagne est-elle neutre ? C'est d'ailleurs le titre. Ma contribution est la dernière du livre, et elle s'intitule « L'Europe neutre ». Parce qu'avec l'Allemagne seule, on n'y arrive pas.

#Pascal

Chères téléspectatrices, chers téléspectateurs, nous n'avons pas seulement besoin d'une Suisse neutre, ni d'une Allemagne neutre. Nous avons besoin d'une Europe neutre, une Europe qui s'engage pour la paix et la compréhension entre les peuples. Une Europe qui, si elle doit se défendre, le fasse chez elle, et certainement pas de manière offensive. Ce serait un vrai rêve, et c'est vers cela qu'il faut travailler. Je suis très reconnaissant que de grands esprits, de grandes universitaires comme toi, Ulrike, s'y consacrent. Ulrike Guérot, merci pour ton temps aujourd'hui.

#Ulrike

On se reparle bientôt. Merci, Pascal.